

ALGÉRIE.

LETTRES

SUR LES ANTIQUITÉS DE LA PROVINCE D'ORAN.

TROISIÈME LETTRE¹.

SUBDIVISION DE TLEMSÈN.

K'S'AR-H'ANNOUN,

Le K's'ar de H'annon, une ville carthaginoise

Pendant que j'étudiais le site de Bou-Djerar avec Larbi-ben-Zoufna, nous fûmes accostés par un petit vieillard à la parole rapide, aux gestes animés, qui lui demanda ce que je faisais. « Ce Français est venu pour voir Bou-Djerar, et il cherche des pierres écrites. — Tu n'en trouveras pas ici, me dit-il aussitôt; il n'y en a jamais eu, Bou-Djerar n'est rien. Mais si tu veux venir à K's'ar-H'annon, je te montrerai et des pierres écrites, et une ville, une grande ville, *Medina K'bira*. — K's'ar-H'annon est-il éloigné? lui dis-je. — Non, il y a de Bou-Djerar à cet endroit la même distance que d'Ouzidan à Bou-Djerar. Je pars en avant. »

Mon intention première n'était pas d'aller à K's'ar-Hannon, mais il n'y avait véritablement pas dans l'exploration de Bou-Djerar de quoi défrayer le travail d'une journée, surtout dans la position où j'étais, n'ayant rien emporté de ce qui eût été nécessaire pour en lever le plan. Il était à peine midi, la distance était peu con-

¹ Voir les livraisons des mois de juin et novembre 1850 (1^{re} et 2^e lettres).

sidérable, le nom éveillait en moi des idées qui me reportaient aux plus anciennes époques de l'histoire; je me décidai à aller jusque-là.

L'Arbi me reconduisit à sa tente. Je vérifiai avec lui les renseignements que j'avais sur les limites des Beni-Ouâzan avec les tribus voisines, le nom de leurs fractions, celui des montagnes, des ravins, des rivières, des sources de leur territoire. Les Arabes n'en revenaient pas de nous voir aussi bien renseignés sur ce qui les touchait de si près; cela fut l'objet de leurs conversations de tout le jour.

Après m'être reposé un instant, je partis avec Ali pour K's'ar-Hannoun.

Reprenant le chemin de Bou-Djerar, nous vîmes passer près de ce lieu pour monter une pente assez allongée et nous retrouver dans l'immense plaine calcaire avec ses guendons, ses palmiers nains et ses sedra, avec ses horizons aux teintes sombres, aux fonds diaprés de jaune clair et de vert noir, noyés dans les brumes légères qui lui donnent quelque chose de vague. Notre marche est à peu près directement vers l'est. Nous traversons successivement sept ravins avant d'atteindre celui dans le fond duquel coule la source de K's'ar-Hannoun. Sur la crête orientale du cinquième, celui de Sidi-Daho ¹, s'élève le marabout de ce nom que nous laissons un peu à droite. A l'exception de ce ravin, dans lequel les déchirements par leur peu de profondeur n'ont pu mettre à découvert les formations argileuses, on les voit apparaître dans tous les autres avec plus ou moins d'énergie. Le septième est remarquable par l'importante étendue de ses berges, qui n'offrent qu'un vaste ensemble de terres cultivées, encore couvertes de chaume abattu. A peine avons-nous franchi son flanc Est que nous apercevons K's'ar-H'announ et sa source. Celle-ci sort de terre à une dizaine de mètres en avant de deux gros figuiers; elle est assez abondante et laisse échapper un

¹ On le reconnaît difficilement sur la carte du capitaine Karth, parce qu'il y est orthographié *S. Dchou*.

filet d'eau au moyen duquel on arrose quelques jardins plantés de figuiers.

Bien que ces arbres ne soient pas très-nombreux, la vue de grands végétaux et d'un peu de fraîche verdure fait plaisir au milieu de cette terre où l'œil n'aperçoit de toutes parts que la couleur monotone des guérets moissonnés et brûlés par le soleil, que des pierres arides là où cesse la vie de la plante; partout ailleurs, que des broussailles basses et d'un aspect désagréable.

Quelques Arabes devisaient à l'abri de deux gros figuiers; parmi eux se trouvait notre vieux cicerone. Il m'attendait. Ali lui donna son cheval, et nous montâmes ensemble à K's'ar-H'announ. On y arrive de ce côté, vis-à-vis de la source, par un défaut que présente ici le flanc du ravin, qui est d'ailleurs très-bas et par lequel on a dû de tout temps faire passer le chemin principal venant de l'ouest; aussi suis-je très-disposé à croire ce que me disait le bonhomme de l'existence sur ce point d'une des portes de la ville. On y voit à droite, les restes d'une tour ou d'un bassin en énormes pierres. Tournant obliquement vers le sud, nous atteignîmes bientôt des ruines de murailles placées sur la crête même d'un autre ravin beaucoup plus profond que celui de la source, et qui limite à l'est le plateau sur lequel s'étendait K's'ar-Hannoun. A chaque reste un peu considérable, le vieillard s'écriait : « Vois-tu, quelle grande ville? Veux-tu voir le bordj (le fort). » Et il me conduisit toujours dans la même direction, jusqu'à une enceinte qui paraît avoir été en effet le réduit de la place. Puis il me montrait d'autres fondations, des grottes creusées sous le sol, les vestiges très-effacés d'un fortin situé un peu en dehors des murs de l'est, en renouvelant à chaque nouvel objet ses exclamations : « Quelle grande ville! » Et nous redescendions la pente douce que forme le terrain pour nous diriger vers la partie nord de l'ancien établissement; le sol était jonché de pierres. J'examine les bases d'un mur qui m'avait frappé en venant et qui allait de l'est à l'ouest, d'un rempart à l'autre.

K's'ar-H'announ occupait l'extrémité de ce que les Arabes appellent *drâ*, un bras, une sorte de promon-

toire que les déchirements et l'action des eaux ont coupé dans la masse générale des plaines du Tell, pour en faire quelque chose qui ressemble assez bien à ce membre du corps humain auquel on l'a assimilé. Celui-ci s'allonge du sud au nord entre le Châbat¹ où coule la source de K's'ar-H'announ, à l'ouest, et le Châbat-Tbîlemt', à l'est; les deux vallées se réunissent à son extrémité nord et ne forment dès lors qu'un seul ravin appelé Châbat-Noufoun.

Le Châbat de la source est évasé et peu profond; il a son origine pour ainsi dire sous les murs de la ville même, à peu de distance de sa partie méridionale. C'est de ce côté que devait être la principale défense, et cependant c'est là que les restes de murs sont les plus effacés. Le Châbat-Tbîlemt', qui, au-dessus et tout près de K's'ar-Hannoun, reçoit le Châbat-Andouz, venu de l'est, est profond et très-large; son flanc ouest, celui qui couronnait les anciens remparts, m'a paru en outre très-raide. Autant que j'ai pu en juger par un examen assez rapide, K's'ar-Hannoun n'avait pas une grande étendue. Sa longueur ne m'a pas paru être de plus de 7 à 800 mètres, sa largeur, assez grande au sud, diminue peu à peu et devient très-petite au nord, où elle ne dépasse pas 45 à 50 mètres. Du reste, je ne donne ces chiffres, comme ceux de Bou-Djerar, que sous toute réserve; nous les aurons avec exactitude lorsque j'aurai pu aller lever le plan des deux localités. Les descriptions seront naturellement aussi plus complètes.

K's'ar-H'announ était-il un établissement carthaginois ou un établissement romain? Cela est assez difficile à déterminer d'une manière positive. Malgré les premières affirmations de mon guide, démenties par ce qu'il me répondit à plusieurs reprises lorsque je les lui rappelai sur les lieux mêmes, il ne paraît pas y exister d'inscriptions. Le nom est, jusqu'à présent, le seul témoignage que l'on pourrait invoquer en faveur de l'opinion qui en faisait remonter la fondation aux temps antérieurs à l'in-

¹ Le *Châbat* est un ravin dans lequel il n'y a pas ordinairement d'eau; cependant cela souffre quelques exceptions qu'il serait trop long d'expliquer ici.

vasion romaine. *K's'ar-H'announ* signifie bien *K's'ar de H'annon*. Si-Tahar, le k'adi du bureau arabe de Tlemsên, avait d'abord pensé que le mot devait s'écrire par un H faible, et que dès lors *K's'ar-Hannoun* signifiait le *K's'ar du bien-être (matériel)*; mais, indépendamment de ce que cette signification a d'insolite, je lui fis observer que tous ceux qui m'avaient parlé de *K's'ar-H'announ* avaient sans cesse donné à l'*h* la forte accentuation de *Hhé*¹. On put du reste le vérifier au moyen de plusieurs Beni-Ouâzan qui se trouvaient alors à Tlemsên. M. Theuma, interprète principal du bureau arabe de Tlemsên, qui a bien voulu s'occuper de faire quelques recherches à cet égard, m'a dit qu'il résultait de ses informations que le mot *h'announ* devait s'écrire par le *Hhé*, que ce n'était pas le mot *hannoun*, signifiant bien-être, satisfaction, que c'était, d'après les Arabes, un ancien nom berbère. Mais on comprend très-bien qu'un ancien nom berbère ne veut rien dire autre chose qu'un très-ancien nom, c'est-à-dire antérieur à toutes les invasions européennes.

Le mot *h'announ*, *hannon*, est encore très-usité chez les Berbères et même chez les Arabes comme nom propre. On rencontre souvent à Alger des individus qui le portent.

Il me reste une observation à faire. Si, dans ce qui précède, je n'ai pas traduit le mot *K's'ar*, c'est que cela est assez difficile. Le rendre par *citadelle* ou *forteresse*, ce serait éveiller chez nous des idées qui ne seraient nullement en rapport avec les faits; le *K's'ar* n'est pas une citadelle et n'a pas l'importance de nos forteresses, ou du moins ce serait une petite forteresse; de fait c'est un village ou une petite ville environnée de murs, défendue par des tours, ayant quelquefois une kasbah, un réduit, c'est un *k's'ar* en un mot, et nous devons donner droit de préséance dans notre langue à cette expression pour laquelle il n'est guère possible de trouver un équivalent. Le mot *k's'ar*, employé dans sa forme plurielle *ksour*, pour

¹ Il est difficile de rendre la prononciation gutturale de cette lettre dont notre *h* très-aspiré est encore éloigné.

désigner la plupart des villes ou villages du Sahara algérien, est aussi donné à quelques localités du Tell, mais plus souvent dans la province de Constantine que dans les autres; je n'en connais qu'un dans le Tell de la province d'Oran, c'est celui dont il est question ici, le K's'ar-H'announ. Dans l'est, il ne s'applique guère qu'à des localités très-anciennes, comme le K's'ar-Raghraï, l'ancienne *Ragaïs*, entre Batna et Tebessa.

Du reste, il est indispensable que j'ajoute qu'au moment où je visitai les ruines du K's'ar, libre de toute préoccupation, je fus frappé de la différence qu'il y a entre leur aspect et celui que présentent les ruines romaines. Je venais de quitter Bou-Djerar, dont les restes sont peu considérables, il est vrai, mais qui a la même physionomie que toutes les ruines que j'avais vues jusqu'alors; la comparaison était plus facile et devait être plus juste. Il m'a semblé que ces pierres du K's'ar-H'announ, décrépités et comme rongées par le temps, avaient vu passer bien plus de siècles que toutes celles des établissements de Rome; qu'une suite presque incalculable d'armées y avait laissé chacune une empreinte qui a fini par se traduire en signes propres seulement aux œuvres de l'homme, marqués d'une interminable vieillesse, comme ces murs cyclopéens, spectateurs des anciens âges du monde.

Je ne pourrai m'expliquer catégoriquement au sujet de l'occupation de K's'ar-Hannoun par les Romains qu'après en avoir fait une étude plus approfondie. A première vue, il m'a semblé qu'ils ne s'y étaient pas installés. Mais, je le répète, il faut attendre une exploration attentive. Dans un cas comme dans l'autre, il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que l'établissement carthaginois eût transmis son nom intact de *Château de Hannon*, *Hannonis Castellum*, à travers l'occupation romaine, puisque les anciens comptoirs puniques de la côte conservèrent tous le leur, Rousaz, Rousoubeser, Rousoukkour (*Dellis*), Rousikibar, Rousgoun, Rousadir (*Mília*), etc. L'étude de la géographie antique de Maghreb a montré que Rome avait successivement occupé toutes les positions carthaginoises qui se rattachaient direc-

tement à son système d'occupation. Mais quelques-unes de ces positions restèrent peut-être en dehors des grandes lignes de son vaste réseau de postes et de places fortes. Si la présence des Romains n'est signalée par rien au K's'ar-Hannoun, c'est que ce lieu se sera trouvé dans ce cas. Encore aujourd'hui, il est très-isolé, assez loin de la route de Tlemsên à Bel-Abbès. Cependant on ne peut méconnaître une certaine relation d'ensemble entre *Kala* ou *Pomaria* (Tlemsên), Bou-Djerar, K's'ar-H'announ, El-Bridj (*Vasbaria*?) et H'adjar-Roum (*Rubræ*).

Mais s'il y a eu un établissement carthaginois ici, à quelle cause faut-il attribuer la création? Nous n'avons que fort peu de détails sur les conquêtes de Carthage dans l'intérieur de la Numidie.

Peut-être se sont-elles avancées jusque-là. Leurs relations commerciales, dont nous connaissons l'extension, peuvent aussi les avoir amenés à élever dans l'intérieur des terres quelques comptoirs fortifiés pour faciliter leurs communications avec les indigènes et les villes de la côte. Leurs marchands suivaient habituellement, en s'internant, des voies commerciales dont on connaît vaguement l'existence sans avoir aucun détail sur leur direction. L'une de ces voies traversait incontestablement les plateaux inférieurs du Tell, de manière à leur permettre de réunir facilement les produits des plaines et ceux des montagnes. Elle était jalonnée par une ligne de postes sur lesquels j'ai déjà réuni des données que je ferai connaître lorsqu'elles seront plus complètes. Je dirai seulement que le K's'ar-H'announ vient tout naturellement se placer au nombre des stations de cette grande route qui de Carthage allait vers le couchant se rattacher aux établissements du rivage atlantique de la Mauritanie tingitane.

Nous quittâmes K's'ar-H'announ vers quatre heures, et il était à peu près cinq heures et demie passées lorsque nous arrivâmes au douar de Larbi-bou-Zouïna. Le vieil Arabe ne m'avait pas trompé : la distance entre Bou-Djerar et K's'ar-H'announ est bien la même que celle de Bou-Djerar à Ouzidan, 7,000 mètres. D'après la carte

du capitaine Karth, K's'ar-H'announ, qu'il appelle par erreur *K's'ar-Mimoun* après avoir donné à la source son véritable nom, est à 18,800 mètres (en ligne droite) N. 36° E. de Tlemsên, par 35° 1' 00" de latitude.

Je ne voulais pas m'arrêter chez Larbi-bo-uZouïna en revenant de cette petite excursion; une circonstance particulière me rappelait à Tlemsên : un convoi du train, avec lequel je devais me rendre à Hadjar-Roum, partait à trois heures du matin. Mais nous étions dans le Ramadan, et j'engage les explorateurs à tâcher de se passer des Arabes durant ces trente jours, ou de ne pas se mettre en position d'avoir à les employer, car ils sont alors capables de fort peu de chose. Ben-A'li, qui était un jeune homme assez vigoureux, n'allait plus qu'avec peine lorsque nous arrivâmes au douar. Il me fallut le laisser souper, et, après avoir soupé, lui permettre de dormir quelques heures. Encore, après cela, marchait-il si lentement qu'à Ouzidan je le laissai derrière moi et que j'arrivai à Tlemsên seul. Mais il était trop tard. Le convoi était parti depuis une demi-heure. Nous avions en tout, aller et revenir, parcouru quarante kilomètres, dix lieues à peine.

O. MAC CARTHY.

Tlemsên, le 23 août 1850.